

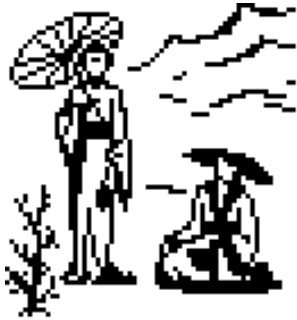
Point de mire



La soie passe comme un souffle dans le chas de l'aiguille pour se déployer sur l'étoffe en arabesques chatoyantes. Elle est la part de rêve dont, au fil du temps, les brodeurs les plus habiles ont paré leur art. Toute son histoire se présente auréolée de légendes, tant sa puissance évocatrice suscite d'images mystérieuses et flamboyantes. Pouvaient-elles être d'une autre étoffe que la soie, les robes couleur du temps, de lune et de soleil que Peau d'Âne exigea de son père ?

~~~~~ **D'abord une légende** *~~~~~*

L'impératrice Hsi-Ling-Shi aimait à rêver en ses jardins. Un jour où elle prenait le thé dans l'ombre fraîche des mûriers, une coque blanchâtre chût de la ramure dans le liquide bouillant.



En tentant de la récupérer, elle accrocha de son ongle effilé un filament impalpable qui lui parut sans fin. L'impératrice comprit immédiatement le parti qu'elle pouvait tirer de sa finesse extrême en le tissant. Ainsi débute,

27 siècles avant notre ère, la légende de la soie, racontée par Confucius dans le livre des Odes. Elle valut à la princesse avisée d'être placée au ciel comme déesse de la sériciculture, et de briller au firmament dans la constellation Tsan-Fang, la maison du ver à soie.

Pendant plus de deux millénaires, les chinois conscients de l'extraordinaire richesse que pouvait leur procurer la soie, veillent jalousement à ce que le secret de sa fabrication ne quitte pas le pays. Ce sont d'ailleurs les femmes de la Cour qui sont chargées de la culture du mûrier, de l'éducation des vers à soie et de la transformation de la précieuse fibre.

C'est une légende encore qui raconte comment le secret se répandit hors les frontières. Une jeune princesse chinoise destinée à épouser un prince du Kotan et

ne pouvant s'imaginer se priver de soie lors de son exil, quitte le pays en emportant, cachés dans son chignon, des oeufs de bombyx et des graines de mûrier blanc. Ainsi arrivée au Kotan, la sériciculture passe ensuite aux Indes puis en Perse. On raconte aussi l'épopée de ces deux moines, envoyés en Chine par l'empereur Justinien avec la mission de percer le secret de la soie. Mission périlleuse qu'ils accomplissent, en revenant du lointain Orient avec des graines de vers à soie cachées au creux de leurs cannes de bambou...

La soie chinoise restera cependant inégalée et continuera à susciter les plus grandes convoitises. Elle sera le produit phare à voyager sur des dizaines de milliers de kilomètres, le long de ces chemins tardivement baptisés "route de la soie" par un géographe du XIXème siècle.



Les caravanes sur la route de la soie

L'Orient et l'Occident ont toujours manifesté l'un envers l'autre une curiosité réciproque qui tient finalement à la nature humaine de vouloir toujours repousser les frontières de son univers connu.

Alexandre le Grand est, côté occidental, le défricheur des voies vers l'Orient, trois siècles avant J.-C. En même temps qu'il affirme ses conquêtes en Asie centrale, il fonde jusqu'au bassin de l'Indus de nombreuses cités qui

seront autant d'étapes importantes sur la route de la soie. Il ouvre également une voie commerciale nouvelle, maritime celle-là, dans l'océan Indien.

Côté oriental et quelques deux siècles plus tard, le général Tchang Kien est le premier à vouloir franchir les limites du monde connu par l'empire des Han, bravant toutes les difficultés pour aller aux "contrées occidentales". Il pressent déjà les grands échanges commerciaux de l'avenir

et a bien deviné que la soie en serait un élément important. Aussi dans ses missions vers les barbares occidentaux, ne manque-t-il pas d'emporter "des tissus de soie d'une valeur inestimable".

La jonction de ces deux percées allait permettre l'ouverture de la route terrestre de la soie qui, quinze siècles durant, constituera un véritable cordon ombilical entre la Méditerranée et l'Empire du

Milieu, avant de décliner à partir du XVème siècle au profit de la route maritime des Indes.

~~~~~  
**Une route, des routes**  
 ~~~~~

En réalité, l'expression monolithique de "route de la soie" est bien loin refléter la diversité d'un chemin long de 10 000 kilomètres.

Tout d'abord, il ne s'agit pas d'une voie unique mais de multiples itinéraires principaux ou secondaires tracés par les caravanes au milieu de milles dangers pour rallier des cités-oasis. Après le corridor du Ganzu, il faut contourner par le nord ou par le sud la terrible fournaise du désert du Taklamakan puis, à partir de Kashgar, se frayer un chemin par les passes gelées du Pamir ou de l'Hindu Kush avant de parvenir à Samarcande, "le plus beau visage que la terre ait jamais tourné

vers le soleil", si l'on en croit le poète persan Omar Khayyam.

Cependant, seuls quelques grands voyageurs parcourent l'itinéraire complet. Le franciscain Giovanni de Pian Carpino, chargé d'une mission d'exploration par le pape Innocent IV, ou Guillaume de Rubrouck, émissaire de saint Louis, mettront plusieurs années à faire l'aller et



retour. L'histoire a surtout retenu le nom de Marco Polo, parti à quinze ans de Venise par la voie continentale pour ne revenir qu'un quart de siècle plus tard par la route maritime, après s'être mis au service de l'empereur mongol Kubilai Khan.

Pour les échanges commerciaux cependant, les produits passent tout au long du voyage

entre les mains de multiples intermédiaires, chaque caravane n'effectuant qu'une petite partie du chemin jusqu'à la prochaine ville-étape. Il faut ainsi une année entière pour que le rouleau de soie parti de Chang'an parvienne à Antioche, sur les rives de la Méditerranée.

Et puis enfin, si elle sert d'étalon monétaire principal au cours des échanges, la soie est bien loin d'être le seul produit porté par cette route où circulent l'ambre, le jade, l'ivoire, les épices, les fourrures, l'or et les pierres précieuses. Mais bien au-delà, ce chemin antique et mystérieux est en vérité le lien entre deux mondes, l'une de ces grandes voies de l'humanité le long desquelles se brassent les peuples et les cultures, vecteur vers l'est des religions comme l'islam ou le bouddhisme aussi bien que vers l'ouest des inventions chinoises comme la poudre, le papier ou l'imprimerie.



Fabriquer la soie : un rêve européen

L'Italie

En Europe, l'Italie est le premier pays à développer l'art de la soie vers la fin du XIIème siècle, à partir des savoir-faire acquis par la Sicile lors de la colonisation byzantine. Elle ignore en cela les préceptes de son philosophe Sénèque qui, bien longtemps auparavant, vitupérait contre l'impudique voile : " Je vois des vêtements de soie, s'il faut appeler vêtements des tissus dans lesquels il n'y a rien qui puisse protéger le corps, ni seulement la pudeur. Une fois qu'elle les a mis, une femme jurera, sans qu'on puisse la croire, qu'elle n'est pas nue ; voilà ce que, avec des frais, on fait venir des pays obscurs jusqu'en ce qui touche le commerce, afin que, même à leurs amants, nos dames ne montrent pas plus d'elles-mêmes dans leurs chambres qu'en public". Mais c'était sans compter avec le goût de la haute société pour le faste des soies polychromes, l'éclat des velours façonnés, l'opulence des lourdes soieries brochées... La Renaissance italienne portera à sa perfection l'art du tissage et de l'ornementation de la précieuse étoffe. Et dans les appellations des tissus de l'époque, on retrouve l'origine transalpine des soieries mêlée à des provenances plus orientales : drap de soie de Venise, tiretaine de Florence, drap rayé vermeil de Lucques, drap sarrasinois, baldakin d'Alexandrie, drap de Damas...

La France

Les souverains français s'émurent rapidement de voir chaque année trois à

quatre millions de bon or quitter le royaume pour satisfaire au goût de la parure manifesté par la noblesse. Et il fallait faire mieux que les édits somptuaires qui, en frappant d'interdit les produits luxueux, ne faisaient qu'en renforcer l'attrait... Si quelques corporations du travail de la soie existent ici et là dans le Royaume, c'est Louis XI qui prendra dans ce domaine la première initiative d'envergure en 1466, en décidant "d'introduire le dict art et ouvrage de faire les dicts draps d'or et de soye en icelle nostre ville de Lion et pour ce ordonné faire venir au dict lieu, maistres et ouvriers appareillieurs et autres expérimentés tant en fait de l'ouvrage de la dicte soye comme es teintures et autres choses à ce propres et convenables et aussi pour faire les molins ostilz et autres habillements qui y seront nécessaires". Mais comme il n'entendait pas financer l'aventure, "icelle nostre ville de Lion" fit tant et si bien de la résistance que les premières bases d'une industrie soyeuse furent finalement implantées à Tours. Sans atteindre des sommets, la fabrique y prospéra assez pour que la ville compte cinq cents maîtres-tisseurs au milieu du XV^{ème} siècle.

Cependant Lyon restait le carrefour des échanges marchands et était encore sous François 1er le seul entrepôt général autorisé dans tout le royaume "pour les soies d'Italie, d'Espagne, de Provence, pour les soieries draps d'or et de soie, les velours, satins et taffetas" frappés d'un droit de marque. Et puis, le

temps de la réflexion aidant, ce sont cette fois-ci les consuls de Lyon eux-mêmes qui réclament au Roi, en 1536, un privilège équivalent à celui de Tours, qui permettra à deux piémontais, Turquet et Nariz, d'implanter dans la ville les métiers de la soie. La fabrique lyonnaise venait de voir le jour..

C'est une chose cependant que de transformer la soie, mais c'en est une autre que de la produire. Soucieux d'implanter la sériciculture en France, le roi Henri IV ordonne la plantation de 20 000 mûriers dans le midi, aux frais de l'État. Il est en cela très bien conseillé par Olivier de Serres, persuadé qu'on peut retirer "grands deniers par l'admirable industrie des vers qui

GRAINE CELLULAIRE
A COCONS JAUNES, RACE MILANAISE
CONFECTIONNÉE DANS LES PYRÉNÉES-ORIENTALES
POUR LA RÉCOLTE 1881
A. LAGET
Saint-Hippolyte-du-Fort (Gard)
Représenté par M. _____

vomissent la soie toute filée, étant nourris de la feuille de meurier". Les ordres royaux furent si bien concrétisés que bientôt, les mûriers s'épanouissaient le long de la plupart des grands chemins et dans les jardins des maisons royales. Mais les successeurs du bon roi, tout occupés à leurs rêves de conquêtes et d'unification religieuse, ne poursuivirent pas cet ambitieux projet séricicole. Il fallut attendre un regain d'intérêt du roi Louis XV et surtout l'impulsion des fabricants lyonnais pour que la sériciculture soit relancée dans les départements du midi, jusqu'à connaître son apogée au milieu

du XIX^{ème} siècle, avec 26 000 tonnes de cocons dévidés annuellement, pour 2 200 tonnes de soie grège obtenue.

Et aujourd'hui ?

La soie représente une part infime dans la consommation mondiale de textile, qu'on évalue

à bien moins de 1 %. Les épidémies de pébrine dans les magnaneries, l'évolution du monde agricole, le développement des transports avec notamment l'ouverture du canal de Suez, l'apparition des fibres synthétiques ont eu raison de la sériciculture française qui n'a plus annuellement qu'une production marginale d'environ 300 kilos.

Après la dernière guerre, le Japon était devenu la principale source d'approvisionnement en soie grège de l'Europe et des États-Unis. Mais les dernières décennies ont vu le retour en force de la Chine sur son terrain de prédilection, à tel point qu'elle représente désormais 50 % de la production mondiale et 80 % des exportations.

La fabrique lyonnaise

Les lettres patentes accordées par François 1er marquent la création à Lyon de la corporation des ouvriers "en draps d'or, d'argent et de soie". La fabrique lyonnaise de soierie est née sur un terreau favorable nourri de la forte tradition marchande de la ville, depuis longtemps carrefour des échanges notamment avec ses voisins transalpins. En revanche, l'industrie de la soie s'y est implantée un peu artificiellement, sans que le Lyonnais ou ses environs ne soient producteurs de la matière première à transformer. Ce n'est qu'à partir du XVII^{ème} siècle que la sériciculture se développera vraiment dans les départements du sud, jusqu'à ravitailler pour une bonne part la ville en soie grège.

Le métier

Les tisserands lyonnais se spécialisent très vite dans la production d'étoffes figurées, en introduisant en France le métier "à la grande tire" importé d'Italie. Pour façonner le tissu, c'est-à-dire y introduire des motifs le plus souvent assez sophistiqués, il faut que les fils de chaîne sous lesquels passent les navettes soient soulevés par groupe selon un schéma très précis. A l'origine, il fallait donc deux ouvriers pour

faire le travail, le tisseur lui-même et le "tireur de lacs" qui actionnait les cordes soulevant les maillons dans lesquels étaient emprisonnés les fils de chaîne. Ce compagnon, qui devait grimper au-dessus du métier pour remplir son abrutissant office, était le plus souvent un enfant aux conditions de travail extrêmement dures.

Ce n'est qu'au XVIII^{ème} siècle, avec l'invention par Jacquard de sa fameuse mécanique, que le métier de tireur de lacs disparaîtra. Il sera remplacé, au sommet du métier, par un ensemble de cartes perforées dont la lecture gouverne la levée des groupes de "cafards", les oeillets de verre à plusieurs "barreaux" emprisonnant les fils de chaîne. Si cette invention marquait un réel progrès, elle sera cependant accueillie sans joie par les canuts lyonnais, craignant le chômage pour leurs enfants...

Une véritable spécificité

La fabrique lyonnaise connaît une histoire faite de périodes de prospérité émaillées de crises, le plus souvent celles que connaît l'ensemble du pays. Elle pâtit ainsi dans la seconde moitié du XVII^{ème} siècle de l'état de guerre sporadique que connaît le royaume de Louis XIV, mais aussi de la révocation de l'édit de

Nantes qui emporte hors de France le savoir des fabricants et l'argent des banquiers protestants.

Suit une période d'intense activité artistique, dont le dessinateur en soieries Philippe de la Salle sera le maître de file. Après le classicisme un peu rigide du siècle de Louis XIV, les arts appliqués sont à la recherche de décors plus raffinés, d'une inspiration plus diversifiée, de grâce et de légèreté. La mode est à l'Orient et on ne jure que par la Compagnie des Indes. De cette époque date notamment le goût pour les chinoiseries et ces fameuses "soies bizarres" aux motifs alambiqués. Les étoffes s'ornent de fleurs en bouquets, d'oiseaux, d'instruments de musique, de paysages. De grandes commandes dopent l'activité lyonnaise : Catherine de Russie, Marie-Antoinette, la Pompadour, toutes veulent des soieries façonnées à leurs murs. La haute société rivalise de fantaisie et n'entend se parer que de brocards, brocatelles, velours de soie éblouissants et tous plus raffinés les uns que les autres.

Bref après avoir essentiellement imité les dessins italiens, Lyon développe une véritable création et des dessins originaux, comme par exemple le lampas à dentelle aux motifs stylisés de fleurs et de fougères, rythmés par des bandes imitant la dentelle.

Point de mire

Mais encore une fois, l'activité de la soierie connaîtra une grave crise à la fin du règne de Louis XVI, suivant en cela le destin du pays. Il faudra le début du XIX^{ème} siècle et les grandes commandes de Napoléon pour que la ruche lyonnaise fonctionne à nouveau à plein, tout occupée à revêtir les palais impériaux des atours les plus somptueux. Dans ce contexte, les innovations de Jacquard étaient les bienvenues.

La révolte des canuts

Depuis les débuts de la fabrique, les canuts lyonnais se sont installés sur la colline de la Croix-Rousse, "la colline où l'on travaille", par opposition à celle de Fourvière, "la colline où l'on prie". Le maître-artisan, propriétaire de ses métiers, travaille à façon pour le fabricant qui lui fournit la matière première et rémunère sa production. Toute la famille participe à l'élaboration de l'étoffe, vit et travaille sur le même lieu, avec éventuellement les compagnons et apprentis logés dans une soupente au-dessus des métiers. Et la vie de toute la famille est donc suspendue à la soie produite, aux conditions faites par le fabricant qui essaie toujours de rémunérer le travail au-dessous du plus juste prix, aux périodes de morte-saison où le travail fait défaut. La misère des ouvriers de la soie devient palpable quand on lit tel inventaire après décès d'un maître-ouvrier ne signalant que quelques meubles et rares ustensiles, "quant au linge, il ne s'est trouvé que quatre linceuls tous rompus" ou bien les comptes de l'année d'un canut, aux dépenses terriblement resserrées. Malgré l'achat "d'un habit pour huit ans" et d'un unique ressemelage annuel, ses dépenses excèdent encore ses recettes de 249 livres 17 sols et 2 deniers...

Pour un temps de travail quotidien de dix-huit heures, voire davantage, des repas souvent avalés en un quart d'heure, un labeur physiquement très dur répété 269 jours ouvrables par an...

C'est tout un peuple "d'ouvriers en soye", logés à la même enseigne, qui constitue le corps de la Grande Fabrique : veloutiers, taffetiers, filleux de soye, teinturiers, dévideuses, charpentiers pour les métiers, ourdisseuses, tordeuses... En 1830, près de 150 000 personnes, à la merci de 800 fabricants, connaissent ces dures conditions de vie, proches d'une misère qui va s'accroître sous le règne de Louis Philippe et les conduire à la révolte, pour "vivre libre en travaillant ou mourir en combattant".

La révolte lyonnaise préfigure les grandes luttes ouvrières du siècle de l'industrialisation. Elle débute dans les premiers jours d'octobre 1831, quand les fabricants déniaient les engagements pris par leurs délégués et refusent d'appliquer un accord collectif augmentant la rémunération du travail à façon. C'est la grève, puis l'insurrection armée, mais fautive pour les chefs d'ateliers de pouvoir se rendre maîtres des compagnons insurgés, elle est rapidement maîtrisée par les forces de l'ordre, aux prix d'une répression sanglante. Les

espérances des canuts lyonnais à pouvoir enfin vivre décemment de leur travail sont désormais définitivement ruinées.

L'industrialisation

Dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, l'emploi du métier mécanique se répand, avec à la clé une production plus rapide et des coûts de revient diminués. Les fabricants, échaudés par les révoltes ouvrières, décentralisent le tissage en installant des métiers à la campagne, où la production d'étoffe devient un revenu d'appoint des foyers ruraux, jusque dans l'Ardèche, l'Isère et la Loire.

Mais la production de soieries naturelles ne cesse de baisser pendant la première moitié du XX^{ème} siècle, diminuant presque des deux tiers entre les deux guerres. Aujourd'hui quelques rares ateliers de prestige continuent à faire fonctionner des métiers à bras pour des étoffes d'exception destinées à la restauration des monuments historiques. Mais la soie naturelle représente désormais une part infime du tissage lyonnais, car sous le terme de "soieries", on compte tous les fils continus, fussent-ils artificiels comme la rayonne. Et sur ce terrain, Lyon connaît la sévère concurrence étrangère...

Règlement de la corporation des merciers en 1324

Que nul ne soit si hardi de faire carder de la soie renfermant autre chose que de la soie. Celui qui sera pris à le faire paiera 10 sous d'amende et la soie sera coupée. Que nul ne soit si hardi de faire carder des déchets de soie, de faire soie noire avec autre liqueur que de l'huile et du savon, le tout bien bouilli; d'ourdir en tissus, chapeaux et ceintures du déchet avec de la soie sous peine de 12 sous d'amende et de voir la pièce coupée. Quatre gardes élus pour un an par les merciers contrôleront la fabrication et la vente, vérifieront les poids, balances et mesures, etc.

De la graine à la soie

De la graine au fil de soie, différentes opérations jalonnent la transformation de la soie. La sériciculture est la culture du mûrier et l'éducation du ver à soie jusqu'au cocon. La filature consiste à extraire la fibre du cocon. Puis vient ensuite le moulinage au cours duquel sera appliquée aux baves une torsion différente selon le fil désiré.

Il existe beaucoup d'animaux aptes à produire de la soie : larves de guêpes, de fourmis, de mouches, de taons de puces, araignées... Rien que parmi les papillons, on recense environ quatre cents espèces séricigènes, mais seules quelques-unes secrètent un fil continu assez long pour pouvoir être exploité. Et parmi elles, le bombyx mori est de très loin le plus répandu.

Il vit pour manger

La femelle du bombyx mori pond pendant l'été plusieurs centaines d'oeufs dont le développement embryonnaire se met naturellement en sommeil pendant tout l'hiver qui suit. On les maintient donc dans des stations d'hivernage aux alentours de 0° avant de les réchauffer progressivement au mois d'avril,



afin que le début de l'éducation du ver à soie coïncide avec la pousse des feuilles du mûrier blanc. C'est en effet l'unique source d'alimentation de cet

impressionnant mangeur qui justifie parfaitement son nom méridional de "magnan", autrement dit... goinfre, en occitan !

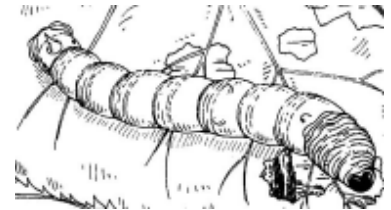
Mais ce gros appétit lui profite pleinement. Gros de 2 mm à l'éclosion, il va multiplier son poids initial par 10 000 et atteindre finalement 6 à 8 centimètres en une trentaine de jours. Pareil développement ne va pas sans qu'il ne soit rapidement gêné aux entournures, et il devra donc passer par quatre mues successives. Grâce à ses 4 000 muscles (dire que l'homme n'en compte que 529 !), il met à chaque fois une grosse journée pour s'extraire de son ancien tégument et ce sont les seules périodes où il cesse de s'alimenter de manière aussi obsessionnelle.

Mais le reste du temps, il faut le nourrir, et le nourrir vraiment, ses quatre repas par jour... Pour élever 30 grammes de graines, c'est-à-dire environ 50 000 vers, il ne faudra pas leur apporter moins de deux tonnes de feuilles de mûrier, dont les trois quarts seront consommés dans les huit derniers jours. C'est donc un travail très mobilisateur, d'autant que le ver à soie est un gros délicat : il ne tolérerait pas des feuilles desséchées au soleil, trop tassées, pas coupées assez fin, ou encore des écarts de température ou bien une litière qui ne serait pas changée régulièrement. Constat accablant fait il y a plusieurs siècles déjà par le chinois Wan Zen : "Les vers à soie détestent manger des feuilles humides ou chaudes. Lorsqu'ils viennent de naître, ils n'aiment pas que l'on fasse griller du poisson ou de la viande. Ils ont en horreur que l'on pile du riz près d'eux,

que l'on frappe sur des objets sonores... De leur naissance à leur maturité, ils fuient la fumée, l'odeur du vin et des plantes âcres, les odeurs rances, la lumière du soleil couchant... Quand la chaleur règne, ils n'aiment pas le vent violent ou le froid vif ; quand il fait froid, une chaleur subite et excessive". Il paraît même, si l'on en croit l'abbé Boissier de Sauvage, qu'il ne peut pas être nourri par n'importe qui : "Beaucoup d'autres recommandent que les premiers repas donnés aux vers soient présentés des mains d'une fille jeune, vierge et gentille". Voilà qui est pratique !

Une triste fin

Mais un beau jour, le ver cesse quand même de s'alimenter et cherche à grimper à tout ce qu'il



trouve. Il devient translucide et prend une couleur jaune : celle de la soie dont il est gorgé. L'éducateur avisé sait que le moment est venu de l'encabanage où le ver va se choisir l'endroit idéal pour construire son cocon. Il faut alors lui fournir de quoi "monter" : autrefois des rameaux de bruyère ou de genêt, aujourd'hui des hérissons de plastique ou bien des boîtes japonaises où le magnan va s'ancrer dans une case rectangulaire.

Le ver s'arrime à plusieurs points d'attache à l'aide de

Avec du temps et de la patience, la feuille de mûrier devient satin.

Proverbe persan

Point de mire

quelques fils de soie. Au milieu de ce premier échafaudage, il commence frénétiquement à tisser son cocon, de l'extérieur vers l'intérieur. En décrivant inlassablement de la tête un mouvement en forme de huit, la chenille bave 800 à 1 500 mètres d'un fil de soie continu. Il est constitué



en fait de deux protéines, la fibroïne qui est la soie pure, engluée dans la séricine, le grès qui solidarise et durcit le cocon et donnera au fil son appellation de "soie grège". En trois à quatre jours, le cocon est parfaitement formé, et la chrysalide prête à attaquer la transformation qui fera d'elle, au bout d'une quinzaine de jours, un papillon assez vilain, incapable même de voler. Seul objectif avant la mort programmée : la reproduction qui permettra l'accomplissement d'un nouveau cycle.

En réalité, on ne laisse se développer que les plus beaux cocons destinés à la reproduction. Une dizaine de jours après la montée, c'est-à-dire bien avant l'éclosion, les autres chrysalides sont déshydratées dans un étouffoir, précisément pour éviter que le papillon ne rompe le cocon et ne détruise ainsi le beau fil de soie continu dont il est constitué.

La filature

Lors du décoconnage, un premier tri permet d'éliminer les cocons tâchés, percés, doubles

(deux vers se sont encoconnés trop près l'un de l'autre) ou encore chiques (le ver est mort sans avoir terminé son travail). Puis on élimine la blaze, c'est-à-dire les premiers fils d'ancrage, qui seront cardés pour obtenir la schappe.

Les cocons sont plongés quelques minutes dans l'eau bouillante pour dissoudre le grès, préalable indispensable au dévidage. Lors de cette purge, on les agite au moyen d'un petit balai de bruyère, l'escoubette, ou bien, dans les filatures industrielles, d'une brosse rotative en racine de chiendent. L'extrémité des baves vient s'accrocher aux branchettes ce qui permet de commencer le dévidage. On file simultanément plusieurs cocons pour assembler leurs baves, quatre à dix selon le titrage que l'on souhaite obtenir. Par exemple pour un fil de soie de dix à douze deniers, on assemble cinq baves, pour un fil de treize à quinze deniers, on en dévide simultanément six.

Dans le dévidage manuel, tout l'art de l'ouvrière consistait à veiller à la régularité du fil et ce n'était pas chose aisée. En effet, le fil de soie s'amenuisant vers le centre du cocon, il fallait compenser cette diminution de diamètre en apportant une autre bave au bon moment. L'ajout de ce nouveau brin devait se faire sans aucune irrégularité, ce qui demandait une grande habileté. La difficulté était d'autant plus importante que la fileuse suivait plusieurs "bouts" à la fois, jusqu'à huit, ce qui l'obligeait à faire preuve d'une belle concentration.

Ce problème de régularité a

été résolu par une invention japonaise, une machine à filer qui contrôle en permanence la régularité du titrage du fil en détectant automatiquement l'extrémité de la bave.

Quant à la filature de la schappe, elle se déroule sensiblement de la même manière que pour les autres fibres courtes, comme le lin ou la laine. Elle permet de récupérer les déchets de filature de la soie grège, les cocons éliminés, la blaze ou les frisons.

Comme pour la grège, la matière est préalablement décreusée -débarrassée de son grès- par étuvage. Elle est ensuite cardée et mise en nappe puis peignée. Ainsi les impuretés et les fibres trop courtes sont éliminées. La soie peignée est ensuite étirée et doublée pour paralléliser et régulariser les fibres puis enfin vient le filage proprement dit.

Le moulinage

La soie sort de de la filature sous forme d'écheveaux ou "flottes". Mais elle n'a pas la solidité suffisante pour être exploitée directement. Elle doit encore subir les opérations de moulinage qui vont augmenter sa résistance et changer son aspect. On assemblera en effet plusieurs fils en leur appliquant une torsion spécifique en fonction du résultat que l'on souhaite obtenir à l'oeil et au toucher.

Les flottes de soie sont disposées sur des roquets, des bobines qui peuvent tourner jusqu'à plus de 3 000 tours à la

Le titrage du fil de soie

Le denier est l'unité qui permet d'exprimer la grosseur, ou titrage du fil de soie. Il correspond au poids, exprimé en grammes, de 9 000 mètres de fil. Par exemple, un fil de 20 deniers pèse 20 grammes pour 9 000 mètres. Par conséquent, plus le numéro du denier est petit, plus le fil est fin.

La soie dans le midi

minute. Après avoir subi une torsion en S (de droite à gauche) ou une torsion en Z (de gauche à droite), le fil assemblé s'enroule sur une bobine réceptrice. Plus l'enroulage est lent, plus la torsion est forte. On obtient ainsi différentes soies ouvrées.

Le *poil* est un fil simple de grège qui a pu recevoir une torsion variant de 400 à 3 000 tours au mètre.

La *trame* est formée par la réunion de plusieurs fils grèges, assemblés par une torsion de 100 à 150 tours au mètre. Les trames les plus courantes sont constituées de deux, trois ou quatre bouts. L'emploi normal de ce fil, comme son nom l'indique, est de former la trame des étoffes.

Le *crêpe* se distingue par une forte torsion, proche du maximum à 3 200 tours au mètre. Composé de deux à dix bouts, il présente une forte augmentation de sa grosseur due à la torsion.

L'*organsin* est composé de plusieurs fils poils retordus individuellement d'une centaine de tours au mètre, puis assemblés par une torsion en sens contraire. Il est surtout utilisé pour les montages de chaînes.

La *grenadine* est un organsin auquel on a appliqué des torsions plus fortes, jusqu'à 2 000 tours au mètre pour les fils poils et 1 800 tours pour l'assemblage.

L'*ovalée* est un assemblage de deux à seize brins de grège très faiblement moulinés, de 60 à 80 tours au mètre, ce qui en fait un fil presque plat.

Le *cordonnnet* est composé de deux ou trois fils poils assemblés en sens contraire à la torsion initiale et laissant apparaître les spires en relief.

Le *mouliné* est composé de plusieurs fils de soie grège ou de schappe, assemblés en sens contraire à moyenne torsion.

Bien que des essais d'implantation du mûrier blanc aient été tentés un peu partout sur le territoire national, c'est dans les départements du Languedoc méditerranéen et de la Provence que la sériciculture a connu son plein développement, probablement en raison d'un climat propice au développement de "l'arbre d'or". L'éducation des vers à soie a considérablement influencé la vie rurale dans ces régions. Il n'est pour s'en convaincre que de lire l'étude rédigée en 1855 par Louis Reybaud : "On dirait que le pays tout entier ne vit et ne respire que pour les vers à soie, c'est une véritable fièvre, dont les citadins eux-mêmes ne sont pas affranchis... Pendant la durée de ce travail les autres travaux cessent ; on ne vend plus, on n'achète plus, on ne passe point d'actes, on ajourne ce qui peut être ajourné. Aussi tout chôme, marchands, notaires, avocats, tout, jusqu'aux médecins et aux pharmaciens ; la population n'a pas le temps d'être malade. Il s'agit d'une fièvre justifiée : le rapport d'un hectare de mûriers

est estimé à 600 francs contre 262 francs pour la vigne."

Si la soie est au textile ce que l'or est aux métaux, on peut effectivement dire que, quelques semaines durant, c'est une véritable fièvre qui s'empare de toute la famille, des petits jusqu'aux aînés. C'est un travail épuisant, l'éducation des vers à soie requiert une attention de chaque instant. Mais il est aussi immédiatement rémunérateur, ce qui ne laisse pas d'attirer un monde paysan plutôt habitué à la patience et aux aléas des récoltes calées sur le rythme immuable des saisons. La soie, c'est une aubaine, le revenu supplémentaire qui permet de faire face à des dépenses sans elle inaccessibles.

Alors on apporte dès le début une attention toute particulière à la graine, pour laquelle on va même jusqu'à demander la bénédiction du curé avant de commencer la couvaison. Mille superstitions l'entourent, mille malédictions la guettent contre lesquelles il faut se prémunir. Souvent, la mère ou la grand-mère la portent à même la peau dans un petit sachet et la



*Cantas, cantas, magnanarello,
Que la culido es cantarello !
Galant soun li magnan e s'endormon di tres ;
Lis amourié soun plen de fibo
Que lou bèu tèms escarrabibo,
Coume un voù de bloùndis abibo
Que raubon sa melico i roumanin d'ou gres.*

Frédéric Mistral - Mireille

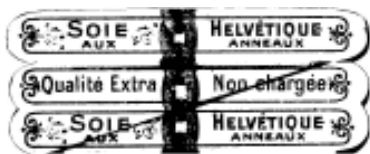
Chantez, chantez, magnanarelles, - car la cueillette aime les chants ! - Beaux sont les vers à soie, et ils s'endorment de leur troisième somme ; - les mûriers sont pleins de jeunes filles - que le beau temps rend alertes et gaies, - telles qu'un essaim de blondes abeilles - qui dérobent leur miel aux romarins des champs pierreux.

Point de mire

conservent avec elles pour dormir la nuit.

Dès l'éclosion, toute la maisonnée vit au rythme des vers et de leur grignotement incessant qui remplit l'espace sonore. Les forces vives de la région sont tout entières consacrées à nourrir les insatiables mangeurs, à conserver les locaux d'élevage propres et sains, à maintenir une température constante sans courants d'air... De jour comme de nuit, on surveille les vers comme le lait sur le feu pour prévoir leur mue et surtout anticiper le moment de "la montée à la bruyère". On observe avec angoisse le filage de la soie. Si près du but, il ne manquerait plus que le ver rate son cocon, ou que les rats emportent les plus beaux !

De ces semaines intensives de travail, de tout ce souci, on se libère au moment du décoconnage. C'est alors le temps de la fête qui met un terme à la récolte des cocons, à une saison de plus où la soie aura amélioré l'ordinaire de la famille.



Des sites

- <http://www.lanavette.com/> le site du Conservatoire des Vieux Métiers du Textile, une mine sur le tissage et les étoffes
- <http://www.chez.com/soie/> un site perso très renseigné sur la sériciculture
- <http://www.cetih.fr/> le site du Centre Technique des Industries de l'Habillement et une base documentaire très fournie sur les étoffes. Poétique à force de précision !
- <http://perso.club-internet.fr/clo07/> tout pour vous lancer dans l'éducation des vers à soie...
- <http://www.cmtra.org/vpc/atlas/atlas7f.html> la mémoire collective de la soie dans le Vivarais



La soie lyonnaise se visite...

A Lyon, une association fait des pieds et des mains pour sauvegarder le patrimoine lié aux métiers de la soie. Grâce à elle, on peut visiter le superbe atelier municipal de passementerie. Dès l'entrée on reste le souffle coupé devant les trois énormes et superbes métiers qui occupent tout l'espace d'un ancien appartement de canut à la hauteur de plafond si caractéristique.

L'atelier a produit jusqu'en 1979 ou Madame Letourneau, maîtresse-femme s'il en est, veillait seule au fonctionnement des trois métiers mécaniques. La chaîne montée pour ses dernières commandes -du galon d'or pour l'armée et l'église orthodoxe- est encore sur les ensouples et sert toujours aujourd'hui aux démonstrations. Elle est probablement une des dernières personnes à savoir "passer" une chaîne dans les cafards de ces vieilles mécaniques Jacquard et se dit même capable de monter et démonter chacun des métiers pièce par pièce, tellement elle les connaît par coeur !

Une fois les chaînes montées et le métier mis en route, le travail consistait principalement à

surveiller la casse des fils, à bobiner et à remplacer les canettes épuisées.

On ne sait vraiment plus où donner de la tête dans cet atelier, quand on aime les vieilles choses. Les métiers d'abord, mais aussi la canetière mécanique, l'énorme ourdissoir, ou ces étagères croulant sous les cartes servant à animer les mécaniques Jacquard.

Un pâté de maison plus loin, la visite peut continuer avec l'atelier de tissage de brochés de Monsieur Mattelon. Après l'atelier de passementerie lumineux et restauré, on sent mieux ici quelle a pu être la misère des canuts, quand toute la famille s'entassait dans l'appartement poussiéreux où les métiers semblent manger tout l'air et toute la lumière. L'atelier est "dans son jus" et c'est aussi ce qui fait son intérêt, avec les explications du maître des lieux qui a travaillé sur ces métiers jusqu'à sa retraite.

D'autres ateliers sont encore à visiter, de même que la plus touristique Maison des canuts. A Lyon, on peut passer des journées entières sur la route de la soie...

Soierie vivante 21, rue Richan à Lyon
<http://www.soierie-vivante.asso.fr/>

En Côte-d'Or aussi...

Des tentatives sans suite

Les premiers essais d'implantation du mûrier blanc en Bourgogne au début du XVII^{ème} siècle ne furent pas couronnés de succès, malgré les affirmations d'Olivier de Serres, persuadé que "là où croist la vigne, là peut venir la soye". Ce postulat allait bien dans les visées du roi Henri IV, décidé à promouvoir la production nationale de soie, avec le souci d'empêcher l'or de sortir des frontières. Les tentatives encouragées en 1603 par l'abbé de Cîteaux, puis en 1671 par l'intendant de Bourgogne Bouchu, ne donnèrent pourtant pas de résultats durables, notamment parce que beaucoup de cultivateurs bourguignons s'y montraient rebelles.

Une pépinière provinciale

Au cours du XVIII^{ème} siècle, la demande pour la soie se fait plus forte. Sur l'insistance du gouvernement, les Élus des États de Bourgogne se portent donc acquéreurs, en juillet 1743, d'une propriété de cinq journaux à Montbard afin de créer une pépinière de mûriers blancs dont Buffon prend la direction. Puis en décembre 1754, ils décident la création d'une pépinière uniquement consacrée à cet arbre à Dijon, au lieudit "Derrière Cîteaux" se trouvant en bordure de l'actuelle rue des Moulins. L'objectif est de fournir gratuitement des plants de mûrier "aux habitants de la campagne de préférence à tous autres". Dès 1759, les pépinières sont en mesure de distribuer 5 200 mûriers de haute tige et 9000 en buisson. Les distributions de

plants continuent jusqu'en 1791 mais avec un résultat bien inférieur aux espérances. Est-ce parce que "les habitants de la province étaient demeurés à cet égard dans une grande indifférence" ¹, ainsi qu'en prennent acte les Elus ? Malgré les efforts du docteur Chaussier, placé à la tête de la pépinière dijonnaise en 1758 pour guider et conseiller les sériciculteurs de la région, la prospérité des plantations restera en effet sans aucun rapport avec les 300 000 pieds distribués gratuitement. Déçus de ce résultat, les Élus de la province décideront alors de supprimer la gratuité des distributions, précipitant ainsi la désaffection des cultivateurs et la



disparition des pépinières locales dans les premières années de la révolution.

Des mûriers à Nolay

La Côte-d'Or avait cependant fait des essais de plantations avant même le début des distributions gratuites, notamment sur le territoire de la ville de Nolay qui devient le centre de la culture du mûrier blanc dans la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle. Un éducateur local, Bolet, écrit même un "Essai sur la culture du mûrier blanc... et les moyens d'établir solidement et en peu de temps le commerce des soyes". On plante des mûriers le long des chemins,

des canaux et aux abords des maisons des éclusiers. C'est que le rapport est intéressant puisque les éducations de vers à soie "peuvent produire, année commune, cent cinquante à cent soixante livres de belle soye" ². On a coutume à l'époque de considérer que la soie bourguignonne peut avantageusement soutenir la comparaison avec celle du Languedoc et même celle du Piémont. Les soies de Nolay sont vendues d'abord à Lyon puis jusqu'à Paris, à concurrence de 26 francs la livre.

Des bas de soie à Dijon

Dans le même temps, une manufacture de bas de soie est fondée à Dijon dans l'ancienne rue Condé, aujourd'hui rue de la Liberté. Elle passe rapidement de trois à six métiers et l'intention des manufacturiers est d'établir également une filature dans la capitale bourguignonne.

Mais les initiatives restent isolées et souvent le fait de particuliers aisés, sans que les cultivateurs ne soient entraînés dans le mouvement. Comme les plants distribués par la pépinière de Dijon ne sont pas toujours d'une qualité exceptionnelle, ils ne sont pas encouragés dans leurs efforts. C'est donc une culture déjà bien affaiblie dans le département qui reçoit le coup de grâce et disparaît complètement dans les premières années de la Révolution.

Des initiatives individuelles au XIX^{ème} siècle

Au XIX^{ème} siècle, la relance de la sériciculture est fortement encouragée par le Gouvernement qui considère ses produits "indispensables à nos belles manufactures de Lyon, Valence, Nismes, etc." ³ Elle est déjà une

Point de mire

source non négligeable de richesse pour les départements du Midi, mais le souhait est de l'implanter partout où c'est possible.

On s'est d'ailleurs remis à planter des mûriers en Côte-d'Or après la Révolution. Un recensement initié par le Préfet en 1827 permet d'avoir une première indication sur l'état des cultures dans le département. Monsieur Bréon, un propriétaire de Dijon, cultive 450 pieds de mûriers à Longvic, le Marquis d'Agrain plus d'une centaine à Bresse-sur-Tille. A Nolay, il subsiste encore de cette culture chez les demoiselles Charbonnier qui cultivent 600 mûriers et font "chaque année une forte quantité de soie qu'elles vendaient à Lyon. Elles sont aussi les seules qui aient conservé les divers ateliers nécessaires pour les vers à soie et

pour la filature des cocons"⁴. A Champignolles, 109 pieds de mûriers sont en culture et servent à nourrir chaque année plus de deux onces de graines de vers à soie dont la production, réputée pour sa qualité, se vend à Lyon jusqu'à 44 francs la livre.



A Dijon même, on s'essaie à la culture du précieux arbre. 7 500 mûriers importés de Provence sont ainsi plantés à la Combe à la Serpent par les sieurs Thoret et Bréon. La dame Vigne,

native de Provence, élève rue Porte Fermerot des vers à soie nourris par 250 arbres plantés vers la route de Pouilly. L'avocat général Faverot a une petite pépinière de 150 mûriers au hameau de Mirande et Made-moiselle Brûlard, femme de charge à l'Evêché, en bichonne une cinquantaine près de la fontaine Saint-Anne.

On se lance en grand

Il s'agit cependant là pour les propriétaires qui s'y prêtent d'une culture d'appoint. Dans le même temps, les frères Marlio de Saint-Quentin, négociants de leur état, ont acquis à Verrey-sous-Salmaise un domaine important dans l'intention d'implanter en grand la culture du mûrier, mais également d'établir une fabrique et de confectionner la soie par eux-mêmes. Ce sont plus de 10 000 pieds de mûriers qu'ils mettent en culture à partir de 1825 pour arriver jusqu'à 43 200 arbres en 1828 "dont la majeure partie, environ 30 000, ont parfaitement réussi et sont d'une belle venue"⁵. En 1829, leur première éducation produit 223 livres de cocons.

Dans les années qui suivent, une autre initiative d'envergure est également à signaler, celle des messieurs Beaupère et Lapertot qui entreprennent de nouvelles grandes plantations dans les environs de Dijon et installent une filature à Marsannay-la-Côte.

Grâce à ces multiples efforts, la production de cocons, qui n'est que de cinq kilos en 1825 en Côte-d'Or et n'atteint pas quinze kilos en 1828, s'accroît de manière continue jusqu'en 1837 pour atteindre 1 200 kilos. Le département produit 1 800 kilos en 1838, 3 000 en 1840, 5 000 en 1842 et finalement 10 000 kilos en 1845⁶.

Les sous-signés

Claude François Beaupère, propriétaire, demeurant à Marsannay-la-Côte et Philippe Marie Lapertot, notaire à (Dijon (Côte-d'Or), d'une part

et Julie Thomas, maîtresse fileuse, demeurant à Romans (Drôme) stipulant tant pour elle que pour Apolline Berruyer, aussi maîtresse fileuse, qui ne sait pas signer, demeurant au Péage de Romans, d'autre part, ont fait le traité suivant

Les demoiselles Thomas et Berruyer s'engagent à filer, pendant trois années consécutives en commençant par la présente, la récolte de tous les cocons que feront M. M. Beaupère & Lapertot, dans leur établissement de Marsannay ainsi que les récoltes des autres éducateurs de l'arrondissement de Dijon que ces Messieurs voudront bien recevoir à Marsannay.

Elles s'engagent en outre à apprendre leur état de fileuses aux élèves que leur présenteront M. M. Beaupère & Lapertot, et à ne rien leur celer des façons concernant ledit état.

De leur côté, M. M. Beaupère et Lapertot s'engagent à payer à chacune des dites demoiselles Thomas et Berruyer un franc cinquante pour chaque jour de travail, à les nourrir et loger pendant qu'elles seront employées et à leur payer tous leurs frais de voyage et de déplacement.

Ils s'obligent en outre à payer aux dites demoiselles Thomas et Berruyer une prime de cinquante francs pour chaque élève qu'elles auront formée aussitôt que cette dernière sera à même de filer sans le secours et les conseils de personne deux kilogrammes et demi de cocons par jour.

Fait en double à Romans, le quatre juillet mil huit cent trente sept

Il faut transformer

Cependant, "les éducateurs se trouvent déjà bien embarrassés du parti qu'ils peuvent retirer de ces produits, parce que notre pays manque d'ouvrières propres au dévidage de la soie"⁷. Il faut donc encourager l'apprentissage du dévidage et du filage des cocons



et on cherche des ouvrières adroites dans le sud-est, où le travail de la soie est déjà de tradition. En 1837 par exemple, les frères Marlio font venir de Serrières, dans l'Ardèche, deux sœurs, Maria et Claudine Rouff. Beaurepère et Lapertot vont chercher à Romans, dans la Drôme, "une famille de fileuses des plus renommées"⁸. Nous apprenons ensuite que les deux fileuses ont dévidé, entre le 10 juillet et le 16 septembre, "sauf les dimanches et fêtes, tous les cocons de la récolte de ces Messieurs, ainsi que ceux qui ont été envoyés à leur établissement formant ensemble huit cent trente livres de cocons"⁹, ce qui représente quelques 400 kilos. Elles ont également formé deux jeunes apprenties, chacune pouvant désormais "filer seule avec beaucoup d'adresse".

Une filature à Dijon

Mais au-delà de ces initiatives individuelles, le besoin d'un établissement central où chaque propriétaire pourrait faire filer sa récolte devient de plus en plus

évident. En effet, l'installation d'une filature nécessite un investissement important, rentabilisé seulement quand l'établissement a acquis une notoriété suffisante pour que les manufacturiers s'intéressent à sa production.

Finalement une société séricicole est fondée en 1838 et en juillet 1839, débute la construction d'une filature à Dijon, à la porte des Godrans. En 1841, la filature dispose de quatorze bassines et fabrique huit cents kilos de soie grège, pour une valeur de 50 000 francs.

Cependant, elle va rapidement péricliter après son transfert à Fixey en 1848, en partie parce que le Conseil Général lui a supprimé sa subvention, mais surtout à la suite de la crise commerciale déclarée en 1848.

Grandeur et décadence

La soie produite en Côte-d'Or était fort prisée sur le marché parisien, au point de se vendre au-dessus du prix courant des soies du midi, "grâce à sa force et à sa beauté"¹⁰. La filature centrale de Dijon produisait une soie d'une blancheur éclatante, très remarquable, qui atteignit jusqu'à cent francs le kilo. Cependant, de multiples facteurs vont ruiner les efforts faits pour implanter une industrie de la soie dans le département. Dès 1849, bon nombre de plantations étaient à l'abandon et en 1862, on ne trouvait pratiquement plus trace d'éducation de vers à soie en Côte-d'Or. La Revue bourguignonne de 1913 signale un dernier foyer de résistance aux Ursulines de Montigny-sur-Vingeanne, qui ont persisté dans cette voie de 1850 à 1887.

La Côte-d'Or fut victime de la pébrine qui ruina aussi la sériciculture dans bien d'autres régions, mais également du choix des terrains fort pauvres qui avaient été retenus pour planter les mûriers. Du reste, les essais d'industrialisation n'apportèrent rien à un secteur où une forte rentabilité ne pouvait être obtenue que dans de petites éducations, ne nécessitant pas d'investissements coûteux et permettant à moindre coût des soins attentifs et continus.

Lorsque Pasteur découvrit un remède contre la pébrine, il était déjà trop tard. Le développement des moyens de transport avait permis aux manufacturiers de trouver une source d'approvisionnement à l'étranger. Facteur supplémentaire en Bourgogne, ce fut aussi le moment où l'on découvrit enfin le moyen de combattre l'oïdium grâce au soufre. Et la suite de l'histoire prouve que la Côte-d'Or n'a pas eu tort de relancer la viticulture aux dépens de la sériciculture...

- 1- délibération du 7 juillet 1784
- 2- observation du sieur Lauriotte
- 3- 30 juin 1827 - lettre du Préfet de la Côte-d'Or aux Maires du Département
- 4- 7 septembre 1827 - lettre du maire de Nolay au Préfet de la Côte-d'Or
- 5- Conseil municipal de Verrey-sous-Salmaise du 15 mai 1828
- 6- Revue bourguignonne - tome XXIII (1913)
- 7- 30 août 1836, lettre de Beaurepère aux membres du Conseil Général
- 8- 2 mai 1837 - lettre de Beaurepère et Lapertot au Préfet
- 9- 10 octobre 1837 - attestation du Maire de Marsannay-la-Côte
- 10- Revue bourguignonne - 1913

(Archives départementales de la Côte-d'Or à Dijon)

Broder sur de la soie

Broder sur de la soie est un plaisir plutôt réservé à la broderie traditionnelle, comme en témoignent autant les superbes pièces du passé que les créations de la maison Lesage pour la haute-couture. Cependant la brodeuse au point compté peut elle aussi utiliser cette matière si elle travaille sur la gaze de soie ou sur un mélange lin et soie.

La gaze de soie

C'est un support encore peu courant en France, mais que nos boutiques commencent malgré tout à diffuser. La gaze de soie se présente comme une toile unifil à tissage carré, donc parfaitement adaptée au comptage des points.

Elle a deux avantages majeurs, si on la compare au lin par exemple. Tout d'abord, à chaque croisement au tissage, les fils de chaîne et de trame sont imbriqués l'un avec l'autre. Le travail en un fil sur un fil en est donc grandement facilité, puisqu'il n'y a plus de risque de voir le fil à broder se trotter sous la toile. Par ailleurs la soie utilisée pour tisser la gaze peut atteindre des titrages plus fins que n'importe quelle autre matière, ce qui permet d'obtenir une toile beaucoup plus aérée. C'est ainsi qu'une gaze de soie à 16 fils au centimètre offrira un aspect moins compact et ménagera des espaces pour le passage du fil à broder bien plus praticables qu'un lin du même

titrage. En réalité, la gaze de soie a véritablement l'apparence d'un canevas très fin.

En raison de ses qualités, mais aussi de son coût, la gaze de soie est majoritairement utilisée pour le travail fin et notamment la broderie en miniature. Comme elle est beaucoup plus répandue dans les pays anglo-saxons que chez nous, son titrage s'exprime par rapport à des mesures en pouce (2,54 cm). Selon les fournisseurs, on peut la trouver en 24, 32, 40, 48, 50, 54, 60, 72 ou 84 fils au pouce qui correspondent approximativement à des titrages de 9 à 33 fils au centimètre. En réalité, on peut se procurer la gaze dans des titrages supérieurs, jusqu'à 112 fils au pouce, mais au-delà de 72 fils au pouce, il est difficile de trouver un fil à broder assez fin pour que le travail soit encore discernable.

Le résultat final sera plus net si la gaze est montée sur un tambour pour être travaillée. C'est de toute manière quasiment indispensable pour les titrages à partir du 40. Il faudra cependant vous tailler un tambour sur mesure pour éviter de gâcher du tissu. L'idéal est de découper dans du carton rigide de 3 mm d'épaisseur un rectangle troué d'une fenêtre adaptée à la taille de la partie à broder sur l'ouvrage. Vous fixerez ensuite la gaze sous cette fenêtre au moyen de ruban adhésif ou mieux, pour un positionnement plus solide, en la cousant au carton à grands

points avant, avec du fil de lin. On peut également incruster son morceau de gaze dans un tissu quelconque plus grand et c'est lui qui sera tendu sur un tambour traditionnel.

Soyez attentive à travailler soigneusement pour ne pas salir votre support. Si vous la passez à l'eau, la gaze de soie risque de gaufrer de façon irrémédiable (expérience vécue !), et vous ne pourrez donc pas envisager de la nettoyer, sauf à sec.

La gaze de soie est très légèrement crème. Comme elle est assez transparente, on peut foncer son aspect au montage, en la superposant à une toile sombre, par exemple du lin bis. Pour faciliter l'encadrement, on peut aussi la fixer sur une toile thermocollante blanche ou teintée au thé, ce qui donnera à l'ouvrage fini un aspect plus vieillot.

Lin et soie

Le plaisir de la soie se retrouve également en brodant sur une toile mélangée lin et soie. Pour le côté pratique de la broderie, ce support se comporte exactement comme le lin pur dont il a la structure, mais le tissu a des reflets très légèrement satinés et un toucher incomparable. Cette toile mélangée existe dans des coloris divers, dont les plus foncés mettent parfaitement en valeur le travail de broderie. Il y a notamment des gris sombres qui font merveille brodés dans des tons roux...

Trouver des supports de soie

Le magasin le mieux achalandé en gaze de soie est probablement en France Dolet Doll's House à Orléans, qui propose la gaze de soie en 40, 48, 54, 60, 72 et 84 fils au pouce. Elle est détaillée par carré de 10 cm sur 10 cm et peut être expédiée par la poste. *Dolet Doll's House - 10, rue Louis Roguet - 45000 ORLEANS*

Vous pouvez commander un mélange 80 % lin et 20 % soie sur Internet dans six coloris différents repérés par leur équivalent en mouliné DMC, en 11 et 13 fils au centimètre. <http://wicheit.com/>

Broder avec de la soie

Les fils unis du Ver à Soie

La gamme de fils à broder du Ver à Soie est très diversifiée et c'est souvent faute de la connaître assez qu'on ne l'utilise pas.

Le Ver à Soie propose deux grandes catégories de fils à



broder. Ceux qui sont issus de la pure soie présentent une grande brillance. Ceux qui sont filés à partir de la schappe, issue de la filature de la soie peignée, offrent un aspect plus mat. Il peut d'ailleurs être intéressant de jouer le contraste entre les deux dans un même ouvrage. Dans les deux catégories, le fil pourra être plus ou moins retordu et offrir des titrages plus ou moins élevés.

Selon les qualités, les fils existent dans un nombre variable de teintes, jusqu'à 780 coloris pour la soie 1003, ou Soie à Coudre. Les coloris actuels sont issus de la spectaculaire carte de 2688 coloris différents, répartis en 107 gammes, qui était développée en 1890. Le Ver à Soie propose deux nuanciers qui représentent un certain investissement mais sont intéressants

quand on veut commander par correspondance. Le nuancier de la Soie d'Alger permet également de choisir la Soie Gobelins, la Soie Ovale et la Chenille de Soie. Celui de la Soie Perlée reprend la Soie à Coudre et la Soie Surfine.

Le tableau de la page suivante détaille les caractéristiques et l'usage des différents fils utilisables par la brodeuse au point compté.

A noter un petit truc de grand-mère si l'extrémité de votre fil de soie se dédouble et si vous avez du mal à l'enfiler dans les aiguilles parfois très fines qu'il faut utiliser : il suffit de la passer à la paraffine et les petits blocs vendus dans les magasins de patchwork pour cirer les fils à quilting sont parfaits pour obtenir le résultat recherché.

Les fils dégradés

Le Ver à Soie présente uniquement ses gammes en uni. Pour les fils de soie dégradés, il n'est de salut que chez les diffuseurs étrangers, notamment américains et australiens. Il est impossible d'être exhaustif tant l'offre s'est diversifiée ces dernières années, mais on peut cependant citer les américains Caron, Thread Gatherer, les

australiens Kacoonda, Gumnut Yarn ou l'anglais Steph Francis...

A quelques variations près, ces fils sont sensiblement équivalents en titrage au mouliné de coton DMC et en tout cas se présentent de la même manière, sous forme d'écheveaux de brins divisibles en six fils. Pour bien les utiliser, il en sera de la soie comme du coton dégradé : la contrainte est de finir chaque point avant de passer au suivant pour profiter pleinement de l'effet dégradé, car la couleur du fil peut changer très rapidement. Pas question de broder en ligne, sous peine de commencer vos points de base en jaune et de terminer vos points de recouvrement en marron, ce qui vous ferait perdre tout l'effet du dégradé !

L'entretien de la soie

Aucun fil de soie n'est garanti grand teint, donc si un ouvrage nécessite d'être nettoyé avant l'encadrement, le mieux est de jouer la prudence avec le nettoyage à sec. Toutefois, les coloris pas trop intenses peuvent éventuellement être passés à l'eau mais le Ver à Soie recommande préalablement ce test : plongez un brin de soie dans l'eau froide ou tiède et repassez-le ensuite au fer chaud à travers un linge de coton blanc. En cas de transfert de couleur sur le linge, attention danger !

Si le test s'avère concluant, utilisez une eau à peine tiède, au maximum à 35° et un produit lavant très doux. Faites sécher hors du soleil et de toute source de chaleur trop agressive, jusqu'à ce que l'ouvrage soit juste humide. Repassez sur l'envers, à fer sec et à chaleur modérée. Si vous ne voulez pas écraser vos points de broderie, pensez à effectuer le repassage sur un tissu éponge.

Trouver les fils de soie

On commence à trouver des fils de soie ici ou là, notamment les dégradés, mais souvent dans un choix incomplet. La meilleure gamme est proposée par Victoria Broad, qui s'est fait une spécialité du fil à broder. On y trouve la totalité de la gamme du Ver à Soie en Soie d'Alger, Soie Surfine, Soie de Paris, Soie Perlée et Soie Gobelins, ainsi qu'un choix conséquent de fils de soie dégradés.

Victoria Broad - 28, rue de Turenne - 75003 PARIS - 01 44 59 67 20

Les fils du Ver à Soie

Nom	Matière	Caractéristiques	Présentation	Gamme	Utilisation au point compté (croix et petit point)
Soie Perlée	pure soie	3 brins recevant chacun une première torsion spéciale puis retordus ensemble	bobine 16 et 80 m écheveau/ cône 100 g cône 1000 m	365 coloris	Fil très retordu, donc bien rond et gonflant. Un brin est un peu plus épais que deux brins de mouliné, parfait sur du lin 12 ou 14 fils au cm. Idéal sur du canevass ancien un peu fin.
Soie Surfine Soie 1302	schappe	2 brins recevant chacun une première torsion spéciale puis retordus ensemble	bobine 300 m écheveau 200 g	300 coloris calés sur le nuancier de la Soie Perlée	Fil très fin, de type fil à coudre. Un brin de Surfine est parfait pour broder en croix complète sur un fil de lin 16 fils au cm. Idéal également au petit point sur de la gaze 72.
Soie à Coudre ou Soie 1003	schappe	3 brins recevant chacun une première torsion spéciale puis retordus ensemble	bobine 150 et 1000 m écheveau/ cône 200 g	780 coloris calés sur le nuancier de la Soie Perlée	Mêmes caractéristiques que la Surfine, mais 2 fois plus épais, tout en restant un fil fin. Beau remplissage au petit point sur la gaze 60.
Soie d'Alger	schappe	mouliné de 7 brins divisibles, titrage à peine supérieur au mouliné de coton	écheveau 5, 8 et 45 m cône 200 g	605 coloris	Pratiquement le même usage que le mouliné de coton, bien qu'un peu plus épais. Beau remplissage en deux brins jusqu'au lin 14 fils au cm, mais trop épais pour le lin 16 fils.
Soie de Paris	pure soie	dernière création du Ver à Soie, mouliné de 6 brins divisibles.	écheveau 5 et 45 m cône 200 g	58 coloris pour le lancement, calés sur le nuancier de la Soie d'Alger	Même utilisation que le mouliné de coton, le plaisir et la brillance de la soie en plus. Très beau fil, parfait en deux brins sur deux fils de lin jusqu'à 16 fils au cm ou en un brin au demi-point sur de la gaze 48.
Chenille de Soie		apparence d'un cordon de velours. Matériau utilisé dans les samplers traditionnels pour figurer la verdure ou le lainage des moutons par ex	écheveau 10 et 120 m	23 coloris calés sur le nuancier de la Soie d'Alger	A appliquer sur la toile en la couchant avec un brin de Soie d'Alger dans le même coloris. On peut la passer dans la toile, mais attention à l'abrasion. Pour la limiter, utiliser des brins très courts, avec une aiguille n°20 à pointe fine et chas large.
Soie Gobelins	pure soie	2 brins recevant chacun une première torsion spéciale puis fortement retordus ensemble	bobine 50 m écheveau/ cône 100 g	104 coloris calés sur le nuancier de la Soie d'Alger	Fil très retordu, donc rond et régulier. Un peu comme la Perlée, mais en beaucoup plus fin. Difficile à travailler en 2 brins à cause des noeuds, mais très bien en un brin par exemple sur un fil de lin 12 fils au cm.
Soie Ovale	pure soie	fil plat, à peine retordu	bobine 30 m écheveau/ cône 100 g	59 coloris calés sur le nuancier de la Soie d'Alger	Peu adapté au point compté, car faible résistance à l'abrasion. Utile dans les cas extrêmes : quelques filaments prélevés sur le brin permettent de broder très finement, par exemple sur de la gaze 112. Mais régularité du prélèvement difficile à maintenir.

Le Ver à Soie

Nous avons la chance d'avoir en France un fabricant de fils de soie que les petites mains du monde entier nous envient. Pour le grand plaisir des brodeuses, la société cherche à développer un réseau de revente et les provinciales que nous sommes peuvent même rêver, pourquoi pas? trouver un jour pas trop lointain les fils du Ver à Soie à leur porte...

Une histoire de famille

Créé en 1820, le Ver à Soie s'installe dès son origine dans le quartier du Sentier, déjà traditionnellement investi par l'industrie de la transformation textile. La société a pour but "la vente de Soie en bottes, teintes et écruës, soie grège blanche et jaune, poil d'Alais, soie écruë pour réseaux, cordonnets retors et chinés pour bourse, soie plate pour la broderie, la mercerie, les nouveautés, lacets de soie à destination des départements et de l'étranger". Quand Louis Boucher prend la direction de la société le 1er octobre 1878, se doute-t-il qu'il écrit le premier chapitre d'une histoire de famille qui dure encore aujourd'hui, à la cinquième génération? A son décès en 1901, la continuité sera dès le départ assurée par Jeanne, sa jeune veuve. Et il fallait probablement faire preuve à

l'époque d'un sacré tempérament pour relever le défi dans un milieu des affaires presque exclusivement masculin...

Une continue évolution

Le Ver à Soie assoit dès l'origine sa réputation dans le domaine de la broderie liturgique mais également dans le milieu de la haute-couture parisienne qui, par son rayonnement, lui ouvre les portes des marchés étrangers. Après la première guerre mondiale, la société est structurée autour de ses départements Couture, Broderie, Canevas, auquel s'ajoute dans les années 20 celui des soies tressées pour la chirurgie. Une des clefs de sa réussite réside déjà à l'époque dans la diversification de sa production qui va des soies pour la chaussure, les colliers, les perles à celles pour la dentisterie, en passant par les pompons de religieux, l'armement ou les voilettes de chapeaux...

La seconde guerre mondiale marquera encore une étape dans l'évolution du Ver à Soie, qui conserve un atelier à Paris mais sous-traite désormais la transformation de la soie, tout en contrôlant la conformité de la fabrication à ses propres normes. Dans les années 70, le développement de nouveaux produits s'articule autour des fils à tricoter, puis des fils industriels. Aujourd'hui, la broderie de loisir

constitue la première source de clientèle du Ver à Soie.

Une fabrication française

Seules quelques rares sociétés françaises, comme Hermès, peuvent aujourd'hui se permettre d'intégrer toutes les fonctions de la transformation de la soie, et même l'achat direct de la matière première en Chine. Compte tenu de la grande diversité de sa production et pour une meilleure gestion de ses achats, le Ver à Soie achète sa soie grège auprès de négociants lyonnais.

La suite du processus de transformation se déroule en France, comme le dévidage de la soie grège et la teinture, soustraits dans le lyonnais chez des artisans très spécialisés dans leur domaine. Le moulinage, le tressage, le bobinage et l'étiquetage sont réalisés au sein de la société. Jusqu'à récemment, ces opérations étaient effectuées dans un petit atelier parisien, devenu trop exigu et peu adapté pour des machines performantes. Une nouvelle usine a donc été créée à Bracieux, à quelques kilomètres du domaine de Chambord et fonctionne depuis juillet dernier.

<http://au-ver-a-soie.fr/>

Des livres

- La soie - Mythologies d'hier et d'aujourd'hui - Collectif - Éditions Syros/Alternative
- La soie - Art et histoire - Henry Algoud - Éditions La Manufacture
- Au fil de la soie - E. Cossalter et Jean-Marc Blache - Éditions Didier Richard
- La soierie de Lyon - J. Gontier - Christine Bonneton Éditeur
- Routes de la soie - J. Anquetil - Éditions JC Lattès
- Livret du Musée de la soie de Montboucher-sur-Jabron

